

Ma grand-mère, fort sage paysanne de la montagne ariégeoise, l'avait prévu : « A force d'envoyer là-haut des tas de saletés, ils ont détraqué le ciel ! ». Son solide bon sens, aussi étranger à des rationalités scientifiques que calé sur les lunaisons qui favorisent la poussée des champignons ou la montée de lait des vaches, s'étonnait ainsi des variations météorologiques et de ces insupportables dérèglements qui font que les giboulées, dites de mars, sont capables de se perpétuer jusqu'à fin mai. Enfin...

Sa belle culture terrienne faisait, par ailleurs, qu'elle ne croyait en rien aux apparitions (excepté celles de la Sainte Vierge) et que les histoires d'Ovnis, de martiens et autres étrangetés susceptibles de hanter le bleu du ciel lui semblaient appartenir au monde des fadaises contemporaines. Elle aurait, au mieux, accepté de considérer que ceux qui affirmaient avoir vu dans le ciel des étrangetés et des soucoupes volantes étaient des drogués, ce qui méritait toute sa réprobation.

Je ne sais comment, elle qui considérait la photographie comme preuve irréfutable d'une vérité ayant existé, aurait regardé les dernières productions de Denis Darzacq. Elle n'est hélas plus là pour affirmer avec véhémence qu'il s'agit certainement de trucages –derrière lesquels elle n'aurait pas manqué de soupçonner un désir malsain, voire pervers, de manipulation en vue d'enrichissement – ou, pour le moins d'une forme d'escroquerie. Il aurait été parfaitement inutile de tenter de la convaincre en faisant appel à des explications qui mettraient en œuvre des principes élémentaires de l'optique, de la réflexion des lumières et des pièges de la photographie.

Il m'est agréable de penser, face à de troublants rectangles colorés, à cette réaction d'évidence. Tout simplement parce que je ne peux pas nier le trouble qui nous envahit face à ces étranges présences dans l'azur, tour à tour pluies de lumière, soucoupes en folie, astres méconnus luttant contre le globe lunaire ou constructions inacceptables apparentées à des courts de tennis en suspension.

Passé ce trouble (impossible à dissiper pour certaines images) et au delà de la finesse de teintes qui signe inévitablement le travail de Denis Darzacq, ce qui pourrait, dès lors que l'on en a compris le principe, apparaître comme un amusement, pose bien des questions. Celle du dedans-dehors, évidemment, celle de notre cécité ordinaire puisqu'il est évidemment avéré que nous croisons sans cesse, tant notre monde obsédé de « transparences » multiplie les surfaces vitrées et réfléchissantes dans lesquelles nous ne regardons rien, tant nous sommes soucieux de voir « au travers », celle des illusions qui nous entourent, du monde spéculaire qui nous propose une virtualité omniprésente et que nous refusons de voir.

Bref, ces histoires aux cadrages sages qui débouchent sur d'apparents délires sont plus sérieuses qu'il n'y paraît : elles questionnent la notion même de réel, cette notion que nous souhaiterions simplifier de plus en plus puisque le monde devient de plus en plus complexe.

Nous restons alors face à des images qui nous proposent une simple contemplation, pour une jouissance d'étrangetés dépourvues de spectaculaire, ou qui nous obligent à prendre la mesure des limites de notre perception du monde. Entre séduction immédiate, proposition à la rêverie et redoutable remise en cause de la vision, elles deviennent obsédantes, dérangement et, comme une pichenette, elles s'évanouissent, tels des reflets perturbants.

Ma grand-mère avait raison, ils ont détraqué le ciel et, par conséquent, nous risquons fort d'être nous-mêmes détraqués.

Christian Caujolle